



## ÉLOGE HISTORIQUE

DE G. CUVIER.



Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert CUVIER naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, ville française, mais qui appartenait alors au duc de Wurtemberg. Sa famille était originaire d'un village de Jura, lequel porte encore le nom de *Cuvier*. Son père, officier dans un régiment suisse à la solde de la France, et décoré de l'ordre du Mérite militaire, s'était retiré, après quarante



ans de services ; il jouissait d'une modique pension de retraite que lui payait la France, et commandait l'artillerie à Montbéliard. Le jeune Cuvier reçut, dans cette même ville, et sous les yeux d'une mère qui lui consacrait tous ses soins, les premiers enseignements qui sont le fondement de toute éducation ; il fut élevé dans la religion protestante, qui était celle de sa famille. On put reconnaître en lui, de très-bonne heure, les facultés et les inclinations dont le développement a illustré sa carrière. Doué d'une prodigieuse mémoire, cet instrument si précieux quand il tombe au service d'un entendement supérieur, il avait aussi pour le dessin une facilité qui devint bientôt, sous la direction de l'un de ses parents, architecte de la ville, un talent véritable ; et ce talent, appliqué à ses travaux sur l'histoire naturelle, lui a été, plus tard, d'un grand secours. Le goût de cette science lui fut inspiré, dès l'âge de douze ans, par les ouvrages de Buffon : les hommes de génie s'enfantent et se suscitent ainsi les uns les autres.

L'étude du grec et du latin ne lui donna presque aucune peine, et il ne tarda pas à apprendre avec la même facilité l'allemand, puis successivement les différentes langues modernes, dont la connaissance devait lui être si utile dans le cours de ses recherches scientifiques. Toute

espèce de lecture était pour lui une passion, mais surtout celle de l'histoire : à peine sorti de l'enfance, il s'y livra avec une ardeur qui ne lui permettait d'en rien négliger, et les nomenclatures les plus sèches, dans les nombreuses listes des souverains, des princes et des hommes qui, à quelque titre que ce soit, ont gouverné les différentes parties du monde, une fois rangées dans sa tête, ne s'en sont jamais effacées ; il y faut ajouter deux mille mots, au moins, qui ne s'appliquent qu'aux sciences naturelles, et qui, une fois appris ou trouvés, n'ont jamais manqué de se représenter à sa mémoire toutes les fois qu'il en a eu besoin. A l'âge de quatorze ans, il savait, à peu de chose près, tout ce qui se pouvait apprendre dans le gymnase de Montbéliard, où l'instruction était cependant donnée avec soin et discernement. Il avait terminé sa rhétorique avec tout l'éclat qui peut s'obtenir dans l'enceinte d'une petite ville, et avait fait marcher de front, avec ce qu'on appelle l'étude des humanités, celle des mathématiques, moins cultivées alors qu'elles ne l'ont été depuis, mais qu'il ne fallait que lui laisser entrevoir pour que son esprit en comprît toute l'importance. Cette supériorité naturelle, que le jeune âge sait presque toujours discerner et reconnaître, qu'il avoue même plus volontiers que l'âge mûr, et qui écla-



tait en lui dans toutes les occasions, sur toutes les matières, lui avait dès-lors créé une place à part au milieu de ses compagnons d'études, et il avait usé de la sorte de suprématie qu'ils lui accordaient pour former au milieu d'eux une petite académie, dont il était le président, et dont il dirigeait les travaux. Sa chambre d'écolier fournissait la salle d'assemblée, et le pied de son lit était le fauteuil où s'asseyait sa dignité. Là, se lisaient en commun des récits de voyages, quelques ouvrages d'histoire, et surtout d'histoire naturelle. Puis on se livrait à des discussions, on présentait des réflexions, que le jeune président résumait en prononçant un jugement qui, presque toujours, faisait loi. Comment ne se plairait-on pas à signaler et à suivre dans son premier essor l'instinct de cet esprit qui prélu-dait ainsi, sans s'en douter, aux belles destinées qui l'attendaient sur le plus grand théâtre de la science et des lettres ?

Cependant la fin de sa quatorzième année allait amener un grand changement dans sa situation. Le duc Charles de Wurtemberg ayant fait un voyage à Montbéliard, ne put ignorer les espérances que donnait le jeune Cuvier; il prit la peine de l'interroger lui-même, examina plusieurs de ses dessins, et ayant aussitôt déclaré qu'il le prenait sous sa protection, le fit partir

pour Stuttgard, où une place exempte de toute rétribution lui fut assignée dans l'Académie dite Caroline; il y entra au mois de mars 1784, et y demeura pendant quatre années. C'était un fort bel établissement, où tout avait été combiné sur un vaste plan. Le nouvel élève profita, comme on avait dû l'espérer, des avantages qui s'y rencontraient, et il pénétra dans toutes les parties des connaissances humaines qui y étaient enseignées, avec la puissance de compréhension et la sûreté de jugement qui l'ont toujours caractérisé.

L'instruction supérieure y était donnée dans cinq Facultés, entre lesquelles s'en trouvait une entièrement consacrée à l'étude de l'administration. Ce fut celle qui l'attacha le plus. On y apprenait, avec les parties élémentaires et pratiques du droit, tout ce qu'un bon administrateur ne peut se dispenser de connaître en finances, en police, en agriculture, en technologie. L'utilité d'une telle instruction avait même tellement frappé son esprit, qu'il a toujours déploré depuis que l'usage n'en fût pas établi en France. J'ai été plus d'une fois témoin de ses regrets sur le peu d'aide que trouvent au milieu de nous ceux qui entreprennent de s'instruire et de s'instruire en cette matière. Quand la science des lois, dont les tribunaux font l'application, est